The University of Osaka
Institutional Knowledge Archive

Title	L'image du prêtre dans les œuvres de Georges Benanos
Author(s)	Taniguchi, Tomomi
Citation	Gallia. 2008, 47, p. 85-92
Version Type	VoR
URL	https://hdl.handle.net/11094/12856
rights	
Note	

The University of Osaka Institutional Knowledge Archive : OUKA

https://ir.library.osaka-u.ac.jp/

The University of Osaka

L'image du prêtre dans les œuvres de Georges Bernanos

Tomomi TANIGUCHI

Une des caractéristiques qui distinguent les écrivains contemporains comme Paul Claudel et François Mauriac de Georges Bernanos, ce serait sans doute la présence des personnages prêtres dans les romans de ce dernier. Nous pourrions en saisir quelques raisons à partir de sa biographie. La famille Bernanos fréquentait les hommes de religion[1]. La pensée religieuse de Bernanos doit beaucoup à sa mère, comme il l'avoue plus tard dans *Nous autres Français.* En outre il a fait ses études à l'école catholique où il s'est pris d'amitié pour l'abbé Lagrange. Il décide à un temps de se faire religieux[2]. La force de son intérêt pour les prêtres est incontestable.

Pourtant il faut se demander : quel type de prêtre l'auteur voulait-il décrire? Afin d'examiner cette question, nous prendrons comme indice l'*Imitation de Jésus Christ* (traité de piété chrétienne). Cet ouvrage dont l'auteur est inconnu a été beaucoup lu dans les collèges catholiques au début de 20e siècle. La lettre de Bernanos à sa femme[3] prouve qu'il l'avait lu et il est probable que l'écrivain s'en est inspiré pour le personnage du curé d'Ambricourt dans le *Journal d'un curé de campagne*[4]. Ce livre enseigne les doctrines pour être bon chrétien. Notamment il faut écouter la parole de Dieu. «J'écouterai ce que le Seigneur Dieu dit en moi. Heureuse l'âme qui entend le Seigneur lui parler intérieurement, et qui reçoit de sa bouche la parole à recueillir ce souffle divin, et sourde aux bruits du monde[5]». Suivant cette doctrine, Bernanos devrait écrire une hagiographie.

Nous essayerons d'analyser le rôle des prêtres à travers les notations qui concernent l'ouïe, plus précisément le verbe "entendre". Pour ce but, nous choisirons les prêtres héros dans les œuvres bernanosiennes comme Donissan

1) Jean Bothorel, *Bernanos le mal pensant*, Grasset, 1998, p.34-35. Emile Bernanos, bourgeois de son temps, aidait financièrement l'Eglise à Fressin. Cela provoquait le respect et en même temps des railleries de la part des villageois. Au contraire, sa femme Hermance «faisait régulièrement l'aumône aux pauvres, [...] aidait la paroisse et tous les prêtres des environs, cela lui valait la reconnaissance de ses concitoyens».

2) Mais il y renonça et choisit d'être écrivain comme il dit à l'abbé Lagrange dans la lettre : «Si je n'ai pas l'intention de me faire prêtre, c'est d'abord parce qu'il me semble ne pas en avoir la vocation, et qu'ensuite un laïc peut lutter sur bien des terrains où l'ecclésiastique ne peut pas grand-chose...»

3) *Correspondance de Georges Bernanos*, tome I, 1904-1934, Plon, 1971, p.144.

4) Michel Estève, *Bernanos un triple itinéraire*, Minard, 1987, p.27.

5) *Imitation de Jésus Christ : avec des Réflexions à la fin de chaque chapitre : suivie des prières durant la sainte messe et des vèpres du dimanche, par F. de Lammenais*, Limoges : Dalpayrat et Depelley, 19 ?, p.183-184.

dans *Sous le soleil de Satan*, Cénabre et Chevance dans l'*Imposture* et le curé d'Ambricourt dans le *Journal d'un curé de campagne*. Comme nous l'avons déjà mentionné, il y a toujours un personnage prêtre dans les romans de Bernanos, sauf dans la *Nouvelle Histoire de Mouchette*. Mais ils sont des personnages secondaires ou des hommes déguisés en prêtre (*Un crime*). Il sera raisonnable de sélectionner les prêtres professionnels pour savoir leur fonction et les intentions de l'auteur. Nous allons commencer d'abord par étudier les sonorités qui entourent les héros. Puis nous allons voir quel effet donnent les actions d'entendre/écouter chez les protagonistes.

D'après *L'Univers du roman*, les descriptions des paysages sont en résonnance avec la psychologie des personnages chez Bernanos, elles sont en dépendance avec la psychanalyse, la morale et même la philosphie[6]. Le début du *Journal d'un curé de campagne* commence sur l'image de la paroisse et il montre bien que l'époque contemporaine est dévorée par l'ennui. Tout en mettant le héros dans ce cadre, l'auteur entraîne les lecteurs dans son univers romanesque. Chez Bernanos, les descriptions sont souvent évoquées par les bruits des arbres, du vent, de l'enclume ou alors des cloches, etc. Ce sont des sons qu'on entend dans la vie quotidienne. Ce procédé cause un effet de réel sur la sensibilité du lecteur. Ce n'est pourtant pas tout. Observons la scène qui a lieu entre le curé d'Ambricourt et la comtesse. «On entendait, de l'autre côté du vestibule, un bruit de verres choqués, de vaisselle remuée. Tout était calme, facile, familier[7].» En luttant avec la comtesse, qui ne vit que dans le désespoir depuis la perte de son fils, le curé sauve son âme. Tandis que le combat d'âme à âme se déroule, la vie quotidienne continue sans aucun trouble. Les tintements des assiettes sont évoqués pour rappeler le réel et mettre leur conflit en relief. De même, dans *Sous le soleil de Satan*, lors de la résurrection du petit garçon par le curé de Lumbres, dans l'espace clos par les persiennes où se passe le miracle, il y a un grand silence à l'intérieur et à l'extérieur de ce décor sonore. En conséquence, les deux scènes nous exposent l'atmosphère créée par les sensations auditives, et l'auteur y dépose les héros et les capte quand ils vivent le surnaturel.

Nous allons maintenant examiner le rapport entre les sons et le paysage dans les autres passages. Les sons et les protagonistes apparaissent souvent ensemble, voici la première apparition de Donissan dans *Sous le soleil de Satan*. Elle est décrite par les bruits des pas. «Ils (les supérieurs du héros) entendirent, dans l'escalier, le pas pesant du vicaire, un peu plus pesant que d'habitude, peut-

6) Roland Bourneuf, *L'Univers du roman*, Presses universitaires de France, 1975, p.13.
7) *Journal d'un curé de campagne*, in *Œuvres romanesques de Georges Bernanos*, Gallimard, 1961, p.1149.

être...[8]» Donissan est un prêtre médiocre et ne s'occupe que de travaux physiques. On le reconnaît par son manque d'intelligence et de culture. Sa présence dépend de sa force physique. L'adjectif "pesant" désigne sa grande taille et sa force. D'ailleurs Pierre Gille explique que «Donissan est une figure de vie[9]». Malgré sa vitalité et sa force, Donissan reste toujours un prêtre médiocre et «regarde (sa) main paysanne, jamais nette, avec un effroi d'écolier[10]». Ceci prouve ses efforts perpétuels et sa naïveté enfantine. Mais la Bible ne dit-elle pas «soyez semblables aux petits enfants»? Pourtant, il n'est jamais soulagé, car «cet homme étrange, où tant d'autres se déposèrent comme un fardeau, eut le génie de la consolation et ne fut jamais consolé[11]». Cette situation pénible est aussi marquée par des expressions sonores :

> Devant lui, la route plongeait maintenant vers la vallée, entre deux hauts talus, semés d'une herbe courte et rare. Soit qu'ils le protégeassent tout à fait du vent (qui, le soleil couché, s'était élevé de nouveau) soit pour toute autre cause, le profond, l'épais silence n'était plus traversé d'aucun bruit. Et bien que la ville fût proche, et l'heure peu avancée, il n'entendait, en prêtant l'oreille, que le vague gémissement de la terre, perceptible à peine, et si monotone que l'extraordinaire silence s'en trouvait accru[12].

Nous avons devant nos yeux un espace éloigné de la ville, clos par des talus et aussi par le silence et le gémissement de la terre. Il nous est bien facile de lire dans ce paragraphe la rupture avec le monde humain. Malgré son effort «en prêtant l'oreille», rien ne lui répond, les bruits de la ville qu'on devrait entendre ne parviennent pas à ses oreilles. Le curé est refusé par le monde et vit dans l'isolement. Les autres sons, comme ceux de la ville qui tombent à la fin dans le silence, vont decrescendo. Les lecteurs, en ayant entendu les pas de Donissan qui annonçaient sa présence et sa force physique, c'est-à-dire sa vie, les voient se transformer en battements du cœur. «Il s'arrête, non pas dans le silence, il entendit son cœur battre à coups rapides et durs. Et il s'aperçut qu'il ruisselait de sueur[13].» Le revirement des sons - les bruits des pas pesants se changent en battements du cœur - de l'extérieur à l'intérieur, nous pourrons l'interpréter comme un rétrécissement de la vie ou alors on peut même dire que c'est la mort qui s'approche.

---

8) *Sous le soleil de Satan,* in *Œuvres romanesques de Georges Bernanos*, *op.cit.*, p.125.
9) Pierre Gille, *Bernanos et l'angoisse*, Presses universitaires de Nancy, 1984, p.40.
10) *Sous le soleil de Satan,* p.242.
11) *Ibid.*, p.242-243.
12) *Ibid.*, p.163.
13) *Ibid.*, p.165.

Nous avons la scène similaire dans *L'Imposture*. «Dans le silence, il entendait sonner son cœur dans sa poitrine, et l'irrégularité des pulsations le frappa[14].» L'admiration publique dégoûte Cénabre, l'écrivain prêtre qui a perdu la foi chrétienne. Sa haine de la société provoque un désir de s'enfuir de la vie mondaine. La fuite du monde, volontaire ou involontaire, entraîne les héros à risquer leur vie. Aucun recours ne leur est-il pas donné ? Si, comme nous avons vu au début de cette partie que l'espace créé par les sons est un cadre préparé pour le surnaturel, ne seraient-ils pas sauvés, au moins auraient-ils la moindre chance de l'être?

Les religieux sont résignés à leurs souffrances. Donissan ne vit que dans le désespoir. Cénabre renie Dieu et trouve la joie dans sa désespérance, par exemple quand il regarde le révolver avec l'idée de se suicider. L'affinité de ces deux romans, *Sous le soleil de Satan* et *L'Imposture*, est marquée par la douleur des prêtres. La relation de Mouchette et Donissan est analogue à celle de Cénabre et Chevance/Chantal[15]. Sur ce point, Pierre Gille explique que «c'est évidemment le groupe formé par la figure féminine et par la figure masculine sacerdotale qui subit en premier lieu cet échange : si dans le premier roman la jeune fille représentait le siècle en révolte contre Dieu, le prêtre une transcendance tourmentée, dans *L'Imposture*, c'est l'inverse : Le prêtre représente la révolte du siècle, et la jeune fille la question intérieure d'un ordre divin battu en brèche par l'angoisse[16].»

Bien que cet échange caractérise ces deux romans, un personnage ne s'intégre pas à ce schéma dans *L'Imposture*. Une nuit, à Paris, Cénabre rencontre un mendiant. Cette scène très longue, où est racontée la vie du prêtre, ne doit pas être négligée. J'ai déjà parlé de ce personnage en m'attachant au rôle de la voix[17] : ce mendiant représente le double et la solitude complète de Cénabre. Mais cette fois-ci, nous essayons de décomposer ces deux protagonistes et de voir leur relation.

Il faut d'abord noter que Cénabre est une personne qui refuse net d'entendre les autres. Nous pouvons en citer de nombreux exemples. En confession, il fait semblant d'écouter Pernichon et ne reçoit aucun soin de la bonne. Il a une horrible crainte d'être entendu : «D'un regard furtif, jeté à droite

14) *L'Imposture*, in *Œuvres romanesques de Georges Bernanos*, *op.cit.*, p.332.
15) Bernanos avait voulu d'abord écrire un seul roman dont le titre aurait été *Les Ténèbres*. Mais il fut obligé de scinder ce roman en deux parties : *L'Imposture* et *La Joie*. Chantal est l'héroïne de *La Joie*.
16) Pierre Gille, *op.cit.*, p.62.
17) «Le rôle de la voix dans *L'Imposture* et *La Joie*», *Gallia* 44, 2005, p.28-29. Les ombres des deux personnages, le mendiant et l'abbé, se superposent, comme si le mendiant était le double du l'abbé; et on peut imaginer que leur discussion en réalité se poursuit en la seule conscience de Cénabre, c'est un dialogue intérieur.

et à gauche, il s'assura que personne ne l'avait entendu. Jusqu'à Pont-Neuf, le quai était désert. La sirène d'un remarqueur gémit doucement, puis haussa un cri funèbre, et la dernière note déchirante, en retombant, donna le signal du crépuscule[18].» Nous remarquons dans ces descriptions les adjectifs "funèbre" et "déchirante", l'atmosphère maléfique, l'envie de n'être pas perçu, qui accentuent sa solitude. Mais tout d'un coup, Cénabre change son attitude face au mendiant. «Mais l'abbé Cénabre était si près de lui qu'il entendit battre son cœur... Alors, il allongea soudain la main, tâta la manche de drap raidie de crasse, referma les doigts, et sans effort, sans brusquerie, d'un geste au contraire lent et mesuré, il tira le bonhomme hors de sa cachette, et le regarda de nouveau, plus curieusement[19].» Il reste indifférent aux paroles mais attaché aux sons du corps. Le prêtre s'approche tant, que son interlocuteur interprète ce geste comme un désir homosexuel. Ce contact physique affirme un revirement de la part de Cénabre. Cet intérêt excessif se transforme en menace, car il le force à parler de sa vie, en trouvant chez lui un ennemi, et il éprouve un dégoût tout en se souvenant de ses enfance et adolescence douloureuses. Il revit le passé avec haine. Ici, ces sentiments sont expliqués comme symptômes de maladie mentale. «Ceux qui se nomment d'eux-mêmes, avec une admirable modestie, psychiatres, eussent vu là sans doute les signes précurseurs du grand trouble sexuel dont la menace pèse sur la cinquantaine, et conseillé, selon le rite antique, un voyage en Italie[20].» Son désir de communiquer ne cesse d'augmenter. «Une longue minute le prêtre n'osa bouger, prêta l'oreille. Le faible râle, presque enfantin, se ralentit puis cessa brusquement. Il n'entendait plus que l'imperceptible frémissement de la salive, l'éclatement des petites bulles d'air entre les dents serrées[21].» Du surcroît, «(a)u traînement des semelles sur l'asphalte, il mesurait l'épuisement du malheureux, il entendait dans le silence son halètement rageur, obstiné[22].» Aucune pitié, aucune aide pour le faible : son comportement montre sa froideur et sa cruauté, il se concentre tout simplement sur l'ouïe. Tout cela peut traduire une violence, l'acte d'entendre est considéré comme une violence mortelle. De même nous regardons la transformation des paroles en bruits chez ce mendiant. L'absence de mots est le signe d'une régression vers l'animalité. Car après cette scène, l'auteur décrit ainsi «(a)u fond du Jardin des Plantes, très loin, un animal inconnu poussait par intervalles un cri ridicule[23].» Ce protagoniste s'abaisse et il n'est même pas identifié. Sa raison d'être est effacée totalement. La bestialité

18) *L'Imposture*, p.450.
19) *Ibid.*, p.453.
20) *Ibid.*, p.461.
21) *Ibid.*, p.478.
22) *Ibid.*, p.466.
23) *Ibid.*, p.479.

annonce la dégradation des êtres humains, leur déchéance du plan spirituel. Tahsin Yucel dit à propos de l'être animal que lorsqu'il est «déchu dans l'existence bestiale, l'homme se revêt de diverses formes animales, partiellement ou totalement, selon la profondeur de sa chute[24)]» et que «ces mouvements qui ne dépendent que du corps n'ont aucune chance de l'aider à se dépasser, à s'affanchir de basse condition[25)].» Le prêtre qui entend le malheureux sans lui porter secours ne remplit point sa mission. Juste il écoute.

Si entendre les autres comporte une menace, c'est pourtant nécessaire : contrairement à Cénabre, le curé d'Ambricourt dans le *Journal d'un curé de campagne* écoute toujours attentivement les autres. Il se laisse impressionner par les moindres paroles. C'est sa seule capacité, il est taciturne et on le prend pour un curé peu expérimenté. Il est aussi sensible aux bruits. Prenons la première rencontre avec Olivier qu'il croise par hasard dans la rue. Celui-ci conduit une motocyclette, véhicule rare à cette époque. En écoutant les bruits du moteur, le curé se dit que «c'est un cri sauvage, impérieux, menaçant, désespéré. [...] Comme je me jetais de côté pour lui faire place, j'ai cru sentir mon cœur se décrocher dans ma poitrine. Il m'a fallu un instant pour comprendre que le bruit avait cessé. Je n'entendais plus que la plainte aiguë des freins, le grincement des roues sur le sol.» Le curé s'intéresse au son qui «ne fait plus relever la tête à personne[26)]». Les simples bruits de moteur sont personnifiés par quatre adjectifs, il y réagit d'une manière exagérée à tel point qu'il ressent même les douleurs. Sa sensibilité aux bruits nous surprend. Aussi il est étonnant que l'écrivain consacre tant de lignes juste pour la simple description des bruits. Olivier est un personnage qui se désespère de la société qui ne produit que des militaires ; c'est un être de souffrance. Il nous semble que Bernanos prépare l'entrée de ce nouveau personnage dans le roman par cette tonalité ; ainsi les lecteurs seront introduits sans s'en apercevoir dans son univers.

Nous avons encore une scène semblable avec le docteur Laville. Souffrant de mal à l'estomac, le curé se rend à Lille pour consulter le médecin conseillé par son ami défunt Delbende. Après la consultation, ayant oublié son ordonnance, il retourne chez le docteur. «La porte venait tout juste de se renfermer, j'ai cru entendre des pas dans le salon[27)].» Ainsi rentre-t-il au salon et aperçoit le docteur une seringue à la main, comme un drogué. Ces images

24) Tahsin Yucel, «Le bestiaire de Bernanos» in *Autour de Monsieur Ouine*, *Études bernanosiennes*, 10, Minard, 1969, p.148.
25) *Ibid.*, p.152.
26) *Journal d'un curé de campagne*, p.1210.
27) *Ibid.*, p.1234.

acoustiques méritent-elles notre attention? Oui, si, avec l'aide des interprétations du curé, elles entrent en résonnance avec le déroulement de l'histoire. Car le curé, en surprenant le médecin, découvre ses souffrances. D'après les notes et variantes faites par Albert Béguin et Michèl Estève dans les œuvres romanesques de Bernanos de la pléiade, les prêtres bernanosiens ont "la lucidité surnaturelle" par la vue ou bien par l'instinct. «Preuve même d'un amour intense, qui est déjà participation à l'Amour de Dieu, il permet aux "saints" bernanosiens de percer l'âme des autres hommes et de discerner les élans vers le Bien et le Mal[28].» Nous pourrions sans doute dire que l'écrivain voulait rendre sensible dans le roman sa capacité de comprendre les autres et aussi que sa pénétration extraordinaire par l'ouïe à travers ces anecdotes.

Mais ces phénomènes liés à l'ouïe sont subjectifs, car rien ne témoigne de leur légitimité, si ce n'est le déroulement de l'histoire. D'ailleurs le verbe "entendre" est parfois lié avec "croire". Ce verbe perceptif perd son objectivité. Nous le voyons souvent à la fin du roman. Par exemple, au curé revenu chez lui, le docteur fait savoir sa vraie maladie, le cancer d'estomac, et sa peur de la mort. Ici, tout d'un coup, Bernanos introduit la description suivante : «Je croyais entendre le grand peuplier qui, par les nuits les plus calmes, s'éveille bien avant l'aube. Je me suis figuré bêtement que mon cœur s'arrêterait de battre[29].» Le héros est à Lille ; c'est dans son imagination qu'il entend les bruits familiers des arbres à l'aube à Ambricourt. Que signifie cette notation? La phrase suivante, dont le style est simple, indique la sérénité face à la mort. Le curé ne voulait pas mourir dans l'appartement de son ami qu'il trouve ignoble, mais il accepte finalement en se rappelant les sons de son village. Les sonorités transforment le lieu détestable en un endroit agréable, le font passer du refus au consentement, accepter la situation telle qu'elle est. La subjectivité de "croire" peut être également le signe de sa volonté pour faire face au destin.

Le refus catégorique de Cénabre accentue sa solitude ; de surcroît, il entraîne un intérêt maléfique pour le mendiant. Pourtant, lorsque Cénabre se rend compte qu'il a perdu la foi, dans sa détresse il fait appel à un autre prêtre, Chevance. Le conseil que lui donne ce dernier est de ressaisir d'abord la foi, de vouloir vivre en tant que prêtre, de quitter sa vie actuelle. Lors de l'entretien avec Chevance, il est enclos en lui-même. «Il ne vit pas l'abbé Chevance se lever, il ne vit pas la vieille main s'emparer de la sienne, il n'entendit pas la voix pourtant si douce, encore frémissante d'une terreur enfantine, et soudain elle sonna terriblement à son oreille[30].» Rien ne le fait réagir sauf les sons. Peut-on

28) Notes et variantes dans *Œuvres romanesques de Georges Bernanos*, *op.cit.*, p.1784-1785.
29) *Journal d'un curé de campagne*, p.1246.
30) *L'Imposture*, p.346.

en espérer un changement ? C'est la seule fois qu'il entend les autres sans s'en rendre compte. Le curé d'Ambricourt dit ainsi lorsqu'il fait face aux plaintes des autres. «Il suffit bien d'avoir entendu – ou cru entendre – une fois la plainte [...] Ce n'est d'ailleurs pas une plainte, c'est un chant, un hymne[31].» Nous avons déjà vu que le verbe "croire" marque la volonté du récepteur. Une note qu'une personne émet «plainte» devient une musique qu'on fait avec plusieurs notes. Son ami continue ses efforts : «Ce prêtre extraordinaire, avec une ténacité sublime, tenait sa chance suprême, lançait le dernier appel susceptible d'être entendu[32].» Ce qu'il faudrait à Cénabre, étant accepté par Chevance, c'est d'être prêt à écouter. Cet échange produit un autre phénomène. Pendant l'agonie de Chevance, il appelle sans cesse son ami en criant son nom, et alors «l'écho de ces dernières paroles se prolongea longtemps, parut s'éteindre pour se ranimer encore, jusqu'à se confondre dans une autre rumeur plus vaste, où finit bientôt par ne plus tinter qu'une seule note, une vibration un peu monotone, mais d'une inexprimable pureté, qui acheva de se perdre elle-même dans la réelle lumière du matin...[33]» Le matin et la lumière sont le signe de la rédemption chez Bernanos. La musicalité est mentionnée par les nombreux termes. Chevance ayant connu la souffrance de son ami cherche à le sauver. Comme le curé d'Ambricourt, il répond à son cri de douleur. Entendre et être entendu, ces deux mouvements réciproques appartiennent sans doute aux prêtres : accepter les gens et les situations et porter secours aux souffrances.

Conclusion

Nous avons vu que l'espace créé par les sons est un lieu possible pour surnaturel. Ensuite l'acte d'entendre peut être à la fois une violence et une rédemption pour les interlocuteurs. Bien que ces procédés soient assez extravagants, ils permettent à l'auteur d'entraîner les lecteurs dans son univers romanesque. Depuis la Révolution, le pouvoir de l'Eglise est sans cesse en déclin, et du 19e au 20e siècle quelques lois ont été votées pour la priver de l'autorité. A l'époque de Bernanos, l'Etat domine le monde. L'omniprésence des prêtres dans ses œuvres et ses exagérations de style nous expliquent la forte volonté qu'a Bernanos de légitimer la religion et de défendre son rôle dans la société. L'importance du christianisme dans la société française est difficile à saisir pour les lecteurs étrangers : Bernanos est sans doute l'auteur qui peut le mieux la faire sentir.

(Chargé de cours (non-titulaire) à l'Université des sciences pharmaceutiques d'Osaka)

31) *Journail d'un curé de campagne*, p.1070.
32) *L'Imposture*, p.347.
33) *Ibid.*, p.523.